

1979
Bordeaux

LES PRÊTRES DU KOUNGA
chez les Bamiléké de l'ouest-Cameroun

13 AVRIL 1986

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 20 034

Cote : B.

par J.-C. BARBIER

sociologue de l'ORSTOM (1)

138

Je me trouve sur la grande place du marché de Bana, l'une des chefferies les plus prestigieuses de l'ouest camerounais, en attente, avec de nombreux autres spectateurs, de l'arrivée du kounga, l'association des prêtres de la chefferie.

Plusieurs associations coutumières se sont déjà exhibées depuis le début de ce jour de festivités. Les épouses du chef, accompagnées de toutes les grandes dames de la chefferie, décrivant un vaste cercle autour de la place, ont dansé le nkwa en rang serré et en martelant le sol d'un pied ferme pour mieux secouer les graines végétales accrochées en jambières. Les guerriers du mandjong, le visage caché d'un voile maillé comme celui qui garantit l'anonymat des gangsters de hold-up, ont arboré, non sans fierté, un cimier de fourrure blanche, simulant entre eux des duels épiques à l'arme blanche et brandissant des fusils de traite. Sans compter les nombreuses associations de quartier dont les membres, non masqués, sont néanmoins satisfaits d'évoluer sur l'aire de danse en uniformes taillés dans les pagnes multicolores des usines de textile. Les serviteurs du chef, quant à eux, ont défilé autour de la place, enveloppés dans de longs voiles de tissu épais qu'ils referment soigneusement sur leur visage comme pour s'emmitoufler frileusement, mais, en fait, pour faire preuve de la discrétion et de la modestie qui convient à ceux qui, dans l'entourage immédiat du chef, traitent des affaires du pays et jouent les éminences grises dans l'ambiance feutrée du palais.

(1) Travail réalisé dans le cadre de l'Institut des Sciences Humaines de Yaoundé. Notre principal informateur sur la question traitée fut Mbvi Yamdje, ta-kounga de la chefferie Né (Bana).

Conscients de leur importance , les membres du kounga se font attendre. Ils n'en finissent pas de se préparer derrière la palissade de troncs de fougères arborescentes qui délimite l'enceinte palatine. Là, parmi les nombreuses maisons du chef, de ses femmes et de ses serviteurs, ils ont leur propre case de réunion où ils délibèrent à la demande du souverain. C'est là qu'ils sont entrain de s'habiller, non sans coquetterie car il s'agit pour eux de s'exhiber publiquement pour mieux impressionner les spectateurs, voire même intimider d'éventuels sorciers qui se seraient glissés dans la foule et dont le coeur nourrirait des desseins maléfaisants.

En attendant la sortie solennelle du kounga, je regarde le magnifique paysage qui nous entoure. Ici, l'oeil ne se fatigue pas à scruter un horizon qui serait lointain et flou de sable, de poussières en suspension ou de brumes de chaleur. Il rencontre, tout de suite, de vertes collines dont la plupart sont aménagées en bocage. C'est le pays bamiléké aussi verdoyant au dire des premiers observateurs européens que le Massif central français. Sur ces plateaux d'altitude (plus de 1 200 mètres au-dessus du niveau de l'océan) s'étend la savane arborée, la région des "grassland" pour les militaires allemands , premiers occupants du pays dans les dernières années du XIXème siècle et au début de notre siècle, puis celle des "grassfields" pour les Anglais qui leur succédèrent en 1918, au lendemain de la première guerre mondiale.

Sommes-nous vraiment en Afrique ? Assurément oui pour qui en connaît les multiples paysages et les civilisations si diverses. C'est ainsi que, sur les hauts plateaux de l'ouest camerounais, mais aussi, sous d'autres cieux , notamment dans l'est de l'Afrique, l'Européen retrouve une fraîcheur bienveillante où il ne se sent aucunement dépaycé. Fraîcheur quasi miraculeuse quand on pense qu'à quelques kilomètres seulement plus au sud, en contre-bas de ces plateaux de l'ouest, commence la forêt tropicale dont l'humidité étouffe plus qu'elle ne rafraîchit.

Durant une saison sèche relativement courte, de novembre à mars, la végétation reçoit, aux abords des voies non bitumées mais qui supportent néanmoins un trafic particulièrement dense, une pellicule de poussière aussi rouge que de la poudre d'acajou dont on fait une peinture corporelle. Cette poussière provient des sols ferrallitiques, mais, dès les premières pluies de mars, le paysage retrouve bien vite ses couleurs les plus vives.

Région aussi grande que la Corse avec près de 25 000 km², les plateaux de l'ouest du Cameroun sont peuplés de plus d'un million huit cent mille habitants (1 800 000 hab.) et connaissent, en maints endroits, de très fortes densités (plus de 120 habitants au km² dans tout le centre du pays bamiléké). Les terres, en partie sur sols d'origine volcanique, sont en général fertiles. Elles sont mises en valeur dans le cadre de petites exploitations familiales dont les usagers sont autant d'agriculteurs acharnés selon l'expression du géographe Pierre Gourou, utilisant des méthodes de culture intensive: association agriculture-petit élevage, enfouissement de l'engrais vert et du fumier animal, lutte anti-érosive par des haies vives et un tracé adéquat des billons, etc.

Plus précisément, nous nous trouvons dans la partie méridionale du pays bamiléké, à Bana, chefferie fondée au XVII^{ème} siècle. A une hauteur de 1 440 m., au pied d'un massif volcanique - le Mont Bana - qui, lui, dépasse les 2 000 m (2 097 m-précisément), nous pouvons contempler l'un des plus beaux paysages de l'ouest du Cameroun. Un homme d'affaires bamiléké, prévoyant l'avenir, y a d'ailleurs installé un hôtel pour visiteurs et touristes.

Pendant que nous regardions ce milieu naturel en méditant sur cette civilisation ancienne qui a si bien su s'y adapter et le modeler selon ses besoins, les membres du kounga ont surgi du fond du palais et s'avancent maintenant, entre deux rangées de spectateurs, vers la place du marché. Le silence s'est fait, la foule s'est immobilisée, l'espace appartient désormais au kounga.

La colonne des prêtres, qui s'avance ainsi, est menée par son président, le "père" du kounqa, ta-kounqa. Il va nu-tête tandis que les autres danseurs sont masqués. Derrière lui, également sans masque, vient la "fille" du kounqa, une femme, seule représentante de son sexe parmi ce groupe composé d'hommes, chargée de servir les associés lorsqu'ils se réunissent. Elle leur verse à boire du vin de palmier raphia dans leur corne de boeuf, pousse les bûches dans le foyer pour maintenir la chaleur de la pièce où ils se réunissent, etc.

Tous les autres danseurs sont anonymes derrière des masques qui, à première vue, effraient: orifices correspondants à l'emplacement des yeux et de la bouche ourlés de rouge sang, petites cornes d'antilope grise des forêts pointant avec agressivité sur la tête des masques, etc. Ils marchent vers la place de danse, une longue perche à la main, bambou à la fois léger et robuste qui maintient les badauds à l'écart, car on n'approche pas impunément le kounqa

On ne regarde pas non plus impunément en face de tels masques. Un jour, dans une chefferie voisine où quelques danseurs ne me connaissaient pas encore, j'eus juste le temps d'esquiver une charge de bambou sur mon appareil photographique. L'éclair de mon flash se refléta, comme dans un miroir, sur un masque rectangulaire de cauris blancs qui me menaçait, tel un fantôme des légendes européennes sorti d'outre-tombe.

Ces cauris, petits coquillages des côtes africaines qu'on trouvait au large des côtes congolaises, servirent de monnaies durant plusieurs siècles avant la pénétration coloniale. Ils furent ainsi diffusés jusqu'à ces plateaux de l'intérieur camerounais, à quelques 200 km de distance du littoral, en passant de groupes en groupes selon les termes d'échange de l'époque; puis furent, en partie, thésaurisés dans les trésors des chefferies et cousus sur les habits de cérémonie des notables. Un rectangle de cauris en guise de masque, c'est assurément signe d'une grande richesse. Aujourd'hui, où les cauris sont devenus rares, des boutons de nacre blanc sont parfois employés comme substituts.

Le kounga est en effet riche et puissant. Il dispose de la connaissance des magiciens qui rend possibles les interventions dans la sphère où se meuvent les forces surnaturelles. Les membres du kounga peuvent, par exemple, se transformer en animal sauvage: en éléphant, en buffle, en chimpanzé, et surtout en léopard, ce dernier étant, en ces parages, l'animal le plus redouté.

Il est certain qu'avec tous ces moyens qui relèvent de la science magique, les membres du kounga pourraient devenir infiniment riches. Cela semble être à la portée de leurs mains. Pourtant, ils partagent la rude condition paysanne des milieux ruraux africains. Ils travaillent la terre comme tous les autres et ne jouissent d'aucun privilège économique. Leur richesse et leur puissance semblent s'être concentrées dans leur masque, au niveau du sens et du symbole, non à celui de la consommation individuelle. Ces grands magiciens seraient en mesure de drainer la richesse du pays à leur seul profit et au détriment des autres, ce que font

ceux qu'on accuse de sorcellerie, mais, eux, ils ont décidé de mettre leur force au service de la collectivité, d'oeuvrer pour le bien commun. On a recours à eux pour procéder aux rites agraires qui garantissent la fécondité des semences, la croissance des tubercules ou la pousse rapide des rejetons mis en terre. Ce sont également eux qui dévoilent les sorciers et les jettent hors du territoire, mettant ainsi fin aux épidémies, à la sécheresse ou à d'autres maux qui déstabilisent l'ordre social et cosmique instauré par la tradition.

En cas d'épidémie, la population est convoquée comme un seul homme au palais, par le chef. Chacun, à tour de rôle, absorbe une potion préparée par le kounga. Le sorcier, responsable supposé de l'épidémie, a alors de fortes chances de trépasser s'il ne se dénonce pas de lui-même, à temps. Que la sécheresse se prolonge au-delà de la saison habituelle, et c'est de nouveau le kounga qui est mobilisé pour découvrir le coupable et l'expulser du territoire. Le kounga jette ensuite quelques herbes dans un cours d'eau pour attirer les nuages porteurs de pluie. Lorsque le léopard rôde dans les cam-

pagnes, détruisant les récoltes et tuant animaux domestiques et êtres humains, les membres du kounga partent en chasse après avoir effectué les rites magiques de capture. Le fauve, en réalité un sorcier qui a pris l'apparence de son double-animal, est éloigné du territoire de la chefferie, repoussé dans les territoires voisins d'où il est censé venir. Il est tué s'il persiste néanmoins dans ses raids. Fantastique combat qui se déroule la plupart du temps de nuit et qu'on évoque à voix basse lors des veillées familiales avec un frémissement de terreur et la conviction de l'initié.

Un combat identique se déroule après le décès d'un chef. Le défunt possédait en effet un double-animal, généralement un léopard sous la forme duquel il parcourait nuitamment le territoire sur lequel s'exerçait son commandement. Ce double-animal sombre dans un profond désarroi par suite du décès de son propriétaire. Il tourne en rond et se met à vagabonder comme un fauve en liberté. Le kounga intervient alors, un soir, après la tombée de la nuit. Il barre les pistes qui partent du palais vers les divers quartiers de la chefferie, au moyen d'une poudre jaune à composante argileuse; à l'exception de l'une d'elles : celle qui canaliserait l'animal vers l'extérieur, d'abord vers les lieux inhabités - la campagne par opposition au bocage - puis vers les territoires étrangers des chefferies voisines. Inutile de préciser que, ce soir là, chacun reste chez soi et ne pense nullement à jouer les badauds ! L'opération se déroule dans le silence le plus complet, puis, soudain, les acteurs organisent un tapage nocturne en tapant sur tout ce qu'ils trouvent à portée de leurs mains; orchestre improvisé, agrémenté, en plus, de quelques coups de fusils qui claquent dans la nuit et se répercutent au loin. L'intervention se réalise sans accompagnement musical, mais on proclame des paroles incantatoires pour signifier au double-animal l'attaque subite dont il est l'objet.

Contre-sorciers efficaces, les membres du kounga sont de service chaque fois que la société bamiléké doit se prémunir contre d'éventuels dangers. On peut alors les voir en faction aux points stratégiques de la chefferie, immobiles et vigilants dans un chaud manteau hérissé de plumes de coq qui leur tombe de la tête aux pieds. Ils constituent alors une véritable force de dissuasion, les sorciers ne pouvant que filer doux et s'abstenir de tout acte inconsidéré. Ils étaient ainsi présents, à l'aube du jour où le nouveau chef de Ngangtwe (1) - ayant accompli un stage préparatoire de neuf semaines de huit jours - sortit de l'enclos initiatique. Silhouettes fantasmagoriques enveloppées de brume matinale, ils avaient veillé sur les lieux durant toute la nuit, gardiens dévoués de la grande tradition bamiléké.

A la tête de sa troupe de magiciens, le président de l'association, Ia-kunga, lui-même magicien, trimbale avec lui maints objets hétéroclites et insolites, suspendus à son cou, accrochés à ses vêtements, mis dans une sacoche portée en bandoulière ou contenus dans un petit sac d'osier: amulettes de toute sorte, crânes d'animaux (chimpanzé, etc.), ingrédients de la médecine traditionnelle, fétiches pour les rites magiques, statuettes, etc... Il les expose au grand jour, sa magie étant orientée vers le Bien du jour et non le Mal de la nuit.

Les danseurs du kounga ne sèment cependant pas la terreur et il serait tout à fait erroné de voir en eux une société secrète comme celle des hommes-léopards qui existe (ou existait) au sein de certaines populations du sud du Cameroun. Malgré leur aspect effrayant - on pourrait dire plutôt grâce à cet aspect qui inspire la crainte - on a affaire à des protecteurs de la population. N'ont-ils pas d'ailleurs, à la main, des branches de fënkêm, la plante de la paix comme l'est aussi, pour d'autres civilisations, l'olivier méditerranéen.

Selon les expressions locales, le kounga est plus près des graines douces du nji-njim qui ont goût de réglisse et dont on connaît la vertu apaisante (on en donne en abondance aux ju - meaux dont on craint la colère), que du piment qui, lui, irrite et tourmente.

(1) Bangangté dans la partie sud-est du pays bamiléké.

Arrivés sur la place de danse, les membres du kounga en occupent tout l'espace. Ils ne cessent de tourner sur eux-mêmes, leurs longues tresses de crins végétaux teints en noir, qui pendent le long de leurs corps, virevoltant autour d'eux au moindre mouvement de la tête. Le cercle des spectateurs s'élargit respectueusement.

Gambadant autour du cercle des danseurs, frôlant les spectateurs comme s'il cherchait le contact avec eux, volontiers provoquant et farceur, le fou de service (1) présente son masque hilare au rictus figé dans le bois. Il sollicite sans vergogne le spectateur et, plus particulièrement bien sûr, le spectateur étranger, de quelques pièces de monnaie. Il détonne par rapport à ses coréligionnaires, semblant vouloir être une image inverse d'eux. Son masque, à visage humain, se mêle à la foule. Autant le kounga est lointain et solennel, autant il est proche et grotesque. Il est là, devant nous, avec toutes ses contorsions maladroites. Ses pitreries amusent autant que le kounga effraie. Il est pourtant membre à part entière de l'association et, à ce titre, il brandit, lui aussi, un rameau de l'arbre de la paix; mais son rôle est de faire le contraire des manifestations de ses compagnons afin d'en souligner toute la dignité et la transcendance.

Nous retrouvons le même personnage extravagant lorsque les combattants du mandjong s'escriment à la machette en danses guerrières. Là, les gambades et les farces puériles du fou mettent en valeur les exploits des braves qui défendent la chefferie.

Le kounga danse au rythme d'un orchestre qui réunit tout ce qui existe comme catégorie de tambours en pays bamiléké : grand tambour hémisphérique à une peau (nkâ), tambour vertical à un pied (too), tambour d'appel à deux lèvres de la zone forestière (ndù). Rythme rapide des tambours, scandé par les sonnailles végétales que les danseurs disposent en jambières et par les maracas tenus à la main; sonorités profondes de ces mêmes tambours, renforcées encore par la gravité des coups de trompe (fwa) et percées par les notes aiguës de quelques sifflets. Plus que d'autres, cet orchestre allie le solennel et la puissance (2).

(1) au sens européen du terme: le fou des cours féodales.
(2) cf. par exemple, BARBIER J.-C. et SURUGUE B. - Funérailles d'une reine bamiléké - 1974, Paris, ORSTOM, SELAF, disque stéréo CETO n°746, avec notice de 12 pages.

Quelques chanteurs se tiennent près de l'orchestre et s'expriment en une langue secrète, inconnue du public.

Avec cet extraordinaire ballet de ceux qu'on peut considérer comme les prêtres de la chefferie, s'impose le pôle religieux de l'univers bamiléké. Le kounga affirme en effet un pouvoir religieux distinct et autonome du pouvoir politique, lequel est représenté par le chef et sa double hiérarchie de notables et de serviteurs.

Les membres du kounga sont recrutés dans certaines familles seulement, les plus anciennement installées sur le territoire de la chefferie. Non apparentées à la famille royale, elles détiennent leur force du culte de leurs propres ancêtres. Dans la chefferie de Tufam (Batoufam), le kounga se réunit deux fois par an, au quartier Djessa (Bandjessa), pour célébrer les ancêtres et leur donner de la nourriture :

"Habillés ordinairement ils apportent leur sac fétiche dans lequel il y a un met de petits haricots préparés avec de l'huile de palme et du sel. 12 à 18 membres du kounga entrent ainsi par magie dans la maison sans porte. Des participants sortent de leur sac, le fétiche sculpté (tu two') hérité de leur père. La tête de la petite statue est percée d'un trou fin pour servir de sifflet... Chacun verse le paquet de haricots sur la feuille de bananier... Les joueurs font résonner les instruments dans cette case obscure, éclairée des flammes du feu de bois. Sur la musique, les fétiches placés devant les assistants commencent tout seuls à marcher vers la feuille de bananier sur laquelle est offerte la nourriture. Tous les fétiches réunis autour de la feuille, la nourriture disparaît progressivement : les fétiches sont devenus les pères défunts qui ont accepté la nourriture. Quand elle a complètement disparu, les petites statues reviennent à leur place devant leur propriétaire..." (1).

Six mois plus tard, a lieu une autre séance.

On devient membre de cette association de père en fils. La fonction de prêtre est donc héréditaire, au sein de certaines familles, comme l'étaient les lévites, descendants de Lévi, parmi les douze tribus d'Israël. Voici, rapporté par L.R.Fozé Samo (1), l'entrée d'un nouveau membre au kounga, successeur de son père :

(1) FOZE SAMO L.-R. et WINGERT Elfried - Les danses bamiléké, tradition et culture d'un peuple du Cameroun - 1973, Yaoundé, doc. inédit, p.77.

"A 6 heures du matin a lieu l'initiation sacrificielle du fils héritier du fétiche de son père. Le sacrifice est un coq. Sur les sons du tam-tam et des tambours, l'héritier danse deux tours. Entre temps les autres allument, au milieu de la pièce, un feu dans lequel le successeur tient le coq pour le brûler vif. Lorsque le coq est mort, le sacrifiant s'agenouille, ouvre la poitrine et arrache le cœur du coq. Il (l'héritier) l'avale avec du vin de raphia. Puis il mange le coq entier sans les plumes qui ont été brûlées par le feu".

Le soir, Ta-kuṅga plante un bananier ou un palmier raphia qui pousse très vite et donne sur le champ son fruit que Ta-kuṅga distribue aux assistants. Pour terminer, chaque dirigeant de kunga qui a participé aux funérailles reçoit de la famille du défunt une ceuvre".

Alors que toutes les autres associations coutumières sont ouvertes aux notables et aux serviteurs, selon les titres honorifiques reçus du souverain et indépendamment de leur appartenance lignagère, le kounga limite son recrutement à quelques familles par chefferie. D'autre part, et c'est là encore un signe d'indépendance par rapport au pouvoir politique, les réunions se font au domicile du président de l'association et non au palais comme pour les autres associations. Mais, lorsque le chef a besoin de leurs services, il les invite au palais, dans la case-réunion réservée à cet effet. Il les régale alors d'un bon repas aux mets traditionnels et leur expose les motifs de l'aide qu'il requiert.

Cette séparation des pouvoirs n'est aucunement une rupture: le souverain, sous sa forme animale - en général un léopard - effectue des randonnées nocturnes en compagnie du président du kounga. Cette distinction des sphères religieuse et politique ne fonde, dans le cas bamiléké, aucun antagonisme structurel. Si le chef abuse de son pouvoir politique, le kounga pourra néanmoins lui barrer le chemin de ses ambitions personnelles.

La survivance de cette institution, à l'époque contemporaine, n'est pas sans incidence bénéfique.

L'administration coloniale fit tout ce qu'elle pouvait pour réprimer les sociétés dites secrètes qui lui apparaissaient comme autant de contre-pouvoirs. Elle leur reprochait de maintenir les populations dans la superstition, obstacle majeur à la pénétration de l'école et de la médecine moderne. Cependant, le kounga passa inaperçu parmi l'ensemble des associations coutumières, ne s'en démarquant pas apparemment. Pour la même raison, il ne fut pas pris comme cible privilégiée.

par les missions chrétiennes qui, pourtant, menaient campagne contre toutes les statuetstes qu'elles découvraient, voire même les simples sculptures décoratives ornant les piliers des grandes cases ou les sièges. De véritables autodafés de statuetsstes eurent lieu dans maintes chefferies et les cases-réunions des notables étaient soupçonnées d'être de hauts lieux du paganisme.

Aujourd'hui, les tensions sociales, exacerbées entre ceux qui s'appauvrissent et ceux qui s'enrichissent, entre ceux qui restent fidèles aux traditions et ceux qui s'en détournent, donnent naissance à de nombreuses accusations de sorcellerie, du moins à des soupçons. La présence du kounqa, dans la mesure où il est habilité à trancher ce genre de question, rassure comme un gendarme qui serait omniprésent.

A contrario, l'association du njé, en pays bassa (ethnie du sud du Cameroun), interdite très tôt par l'administration coloniale, n'apparaît plus sur la scène sociale. Sans gardes-fous, les sorciers commettent les pires excès. La plus grande méfiance s'installe entre voisins d'un même village, entre parents d'un même groupe. Bien que la législation camerounaise reconnaisse la sorcellerie comme acte d'accusation, la gendarmerie reste quasi inopérante dans ce combat contre les forces du Mal.

Condamner une institution traditionnelle, c'est bien souvent ôter une pierre stratégique dans un édifice architectural. Par leurs activités commerciales, leur sens des affaires, leur degré de scolarisation et leur ouverture aux carrières techniques, les Bamiléké sont à compter parmi les populations les plus modernes du Cameroun. Elles ont néanmoins eu la sagesse de maintenir leurs traditions, sans pour cela être "écartelées". Il n'est pas rare de voir, dans cette région d'Afrique, de grands hommes d'affaire, de hauts fonctionnaires du régime, revêtir le masque du kounqa dans sa chefferie d'origine et danser avec conviction...